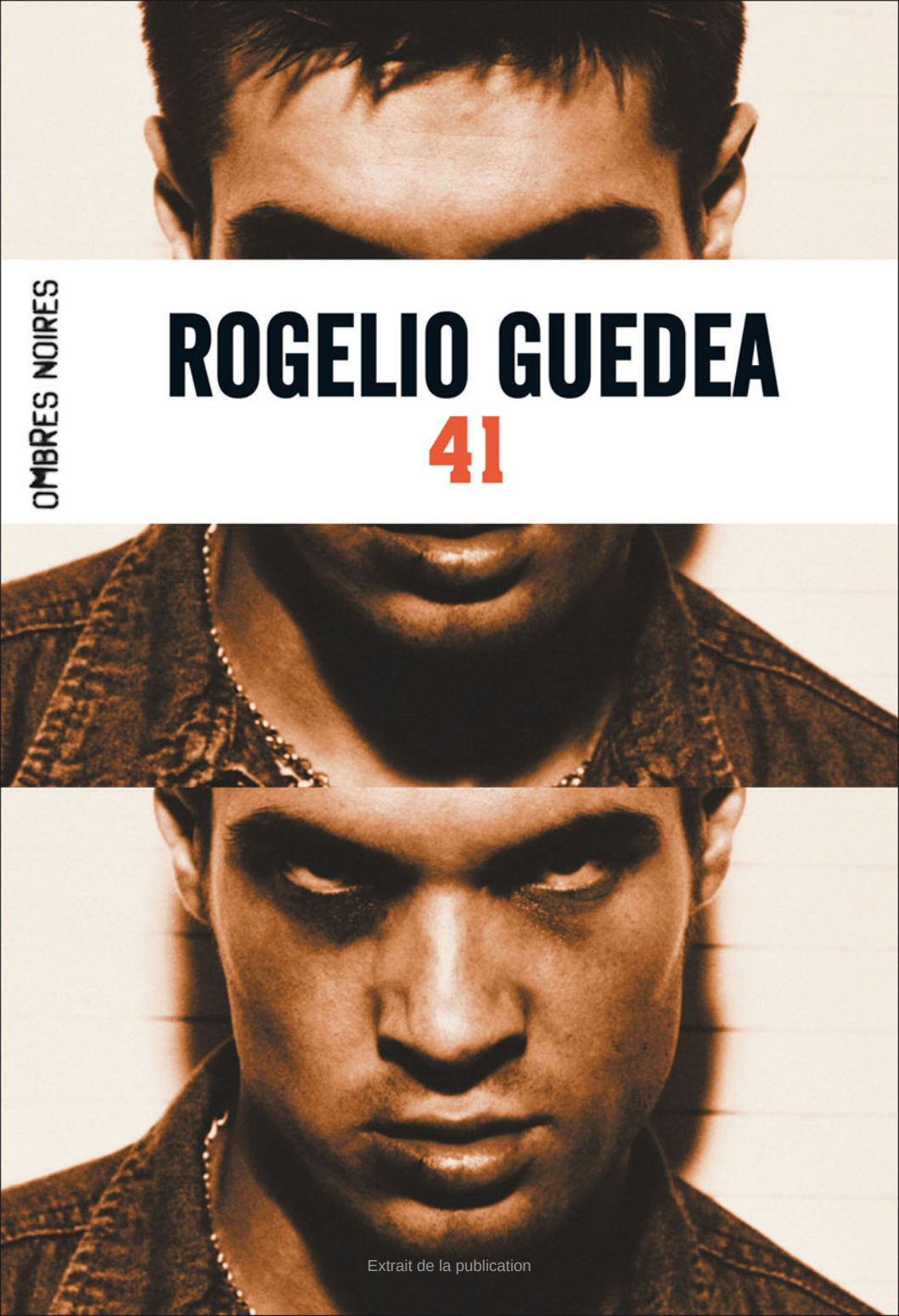
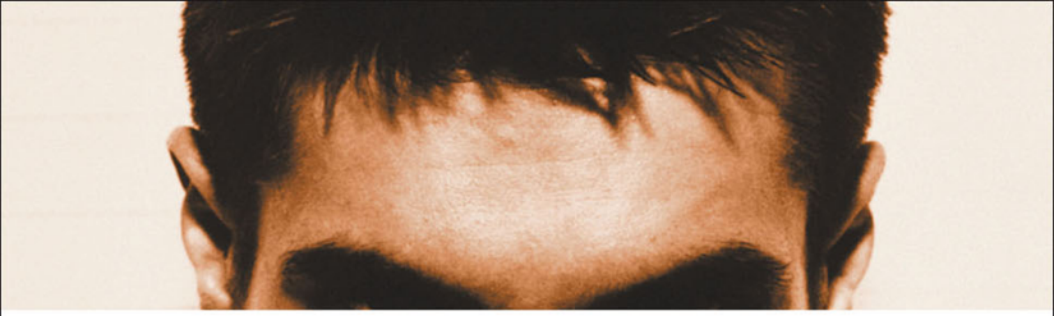


OMBRES NOIRES

ROGELIO GUEDEA

41

Extrait de la publication



Rogelio Guedea a été fonctionnaire fédéral dans son pays. Il a quitté le Mexique avec sa famille à la suite de nombreuses menaces de mort. Aujourd'hui, il vit en Nouvelle-Zélande où il enseigne la littérature hispanique. Il est considéré comme l'une des nouvelles voix du polar mexicain. *41* a reçu le *Premio Interamericano de Literatura Carlos Montemayor.*

OMBRES NOIRES

41

À l'intérieur du coffre d'une voiture, le cadavre de Ramiro Hernández Montes, tué par balles. Situation pour le moins embarrassante pour le frère de la victime qui espère son élection au poste de gouverneur de l'État de Colima. Quatre flics sont chargés de l'enquête avec pour consigne de l'étouffer : le servile commandant Obispo, le Tigre Guerrero, violent mais efficace, Román et Sabino, deux policiers machos confrontés au monde gay. Car l'enquête révèle une série d'assassinats d'homosexuels, tous abattus avec un calibre .41, mais aussi les orgies organisées dans des villas luxueuses et le goût de certains notables pour les enfants.
Ailleurs dans la ville, un gamin livré à lui-même se lie d'amitié avec un adulte qui ne tarde pas à l'initier à la drogue et au sexe. Un jour, on le présente à un couple, Roi Camilo et Reine Sofía…
Tiré d'un fait divers, roman sans concession sur la perte de l'innocence, *41* montre jusqu'où peut aller la perversion des plus vils personnages politiques.

12-x Couverture : Lauriane Tiberghien d'après une photo © Daniel Allan / Getty Images

Extrait de la publication

Rogelio Guedea

41

Traduit de l'espagnol (Mexique)
par Florence Olivier

OMBRES NOIRES

Ce roman est fondé sur un fait réel.

© Ombres noires, 2012.
© Rogelio Guedea 2010
“by arrangement with Literarische Agentur Merlin Inh.
Nicole witte.k., Frankfurtam Main, Germany”
ISBN : 978-2-0812-7795-3

Pour mes trois B.

Extrait de la publication

Even they who don't wanna see will
Peep at child pornography
Looking through gary glitter eyes.

The Briefs

I've seen the future, brother :
It's murder.

Leonard Cohen

Extrait de la publication

L'enfant qui va à l'école s'arrête un instant devant le coffre d'une Chevrolet rouge. Il l'ausculte. Puis il fait demi-tour et traverse la rue pavée. Il frappe trois fois au portail des Baltazar avec une pièce de monnaie. Une vieille femme sort de la maison, des bigoudis dans les cheveux. Elle a un couteau de cuisine à la main. Un couteau enduit d'oignon et de tomate, comme si elle venait de préparer des œufs à la mexicaine à son mari. La vieille demande :

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Il y a des taches de sang sur le coffre de cette voiture, dit l'enfant en montrant le véhicule du doigt.

La vieille se penche un peu et regarde à gauche puis à droite. Elle sent son ventre se nouer.

— Quelle voiture ?

— La rouge, là, répète l'enfant, en la montrant à nouveau du doigt.

Elle l'avait vue la veille, mais elle ne s'était pas posé de questions. Les gens vont et viennent, vendent leurs voitures, en achètent des neuves, reçoivent des visites, opportunes ou inattendues. Maintenant qu'elle y pense, *Don* Lupe, l'épicier, lui avait demandé ce matin :

Extrait de la publication

— Vous avez de la visite, *Doña* Sebas ?

Et elle :

— Non. Pourquoi ?

— C'est que je vois cette voiture rouge qu'est garée là depuis hier et j'ai pensé que votre famille du Nord était venue vous voir.

La vieille se le rappelle très bien. Elle avait tendu le cou comme un poulet pour voir la Chevrolet rouge stationnée en face de chez elle, une fine couche de poussière sur la carrosserie, comme la rouille qui recouvre les gonds des portes oubliées.

— Ben, non, *Don* Lupe, personne n'est venu me voir du Nord. Je demanderais pas mieux, pourtant.

La vieille avait sorti un billet de cinquante pesos et l'avait posé sur le comptoir. Elle avait rangé le pain et le litre de lait dans son cabas. Et s'en était revenue dans la rue en ruines.

Elle se le rappelle très bien, mais elle ne s'était pas posé de questions.

— Des taches de sang, des taches de sang, dit-elle en martelant ses mots. Toi, tu veux pas aller à l'école, c'est ça ?

L'enfant serre le poing et le fourre dans la poche de son pantalon. Avant de s'en aller, il jette un regard indécis à la vieille grosse comme une barrique.

L'enfant qui va à l'école traverse la rue une seconde fois. Il fait le tour de la Chevrolet rouge tout en cherchant un indice. Des yeux de bourdon. Il écrase son nez sur la vitre de la portière de gauche. Il regarde à l'intérieur, d'un côté, puis de l'autre. Tout a l'air à sa place, même la ceinture qui pend du volant. Une large ceinture à boucle métallique comme celle que portait son père. L'enfant mémorise,

Extrait de la publication

comme s'il s'agissait d'un jeu de Kim [1], la large ceinture à boucle métallique puis, au bout de quelques minutes, reprend son chemin vers l'école.

L'enfant qui va à l'école ne pense pas à tout le mal qu'on peut faire avec une ceinture. L'enfant disparaît lorsqu'il tourne au coin de la rue.

La rue est à nouveau vide. Une rue pavée et solitaire comme toutes les rues du monde avant huit heures du matin. Une rue sans arbres, sans enfants. Seul un vent léger qui soulève des feuilles mortes, des serviettes en papier sales, des sacs en plastique. Implacable, la poussière qui engloutit tout ce qu'elle trouve sur son passage.

La poussière, une balayeuse mécanique. Un robot assassin : la poussière.

Le 4 × 4 conduit par le commissaire Guerrero, le « Tigre », s'arrête près de la maison des Baltazar, en face de la Chevrolet rouge. Une portière s'ouvre mais personne ne descend. On entend juste un sifflement et puis on voit une main aux veines saillantes qui sort par la vitre et qui fait des gestes.

— Vous voulez que je descende, commissaire ? demande Román.

— Attends.

Le commandant Obispo Ventura, déjà sur place, clappe de la langue à l'adresse du policier qui essaie d'ouvrir le coffre avec un pied-de-biche. Il lui touche l'épaule.

— Va donc voir ce que veut le commissaire, ordonne-t-il.

---

1. Jeu traditionnel de scouts, décrit par Rudyard Kipling dans son roman éponyme.

Extrait de la publication

— Oui, commandant.

Le policier pose l'outil par terre et se fraie un chemin entre les parents de la victime. L'un d'entre eux a un téléphone portable vissé à l'oreille. Personne ne sait combien de personnes il a appelées pour les mettre au courant. Le matin est frais et les badauds ou les photographes de presse n'ont pas encore fait leur apparition, pas même de regards indiscrets ou impertinents derrière les rideaux.

— Qui sont ces gens ? demande le commissaire Guerrero sans lever les yeux. Il prend des notes dans un carnet rouge.

— Ce sont les neveux de M. Hernández, commissaire.

— Ah bon ?

— Oui, vous voyez celui qui a le portable ?

— Oui.

— Il est mort de trouille. Ça lui fout la chiasse. Il n'a pas arrêté de passer des appels depuis qu'il est arrivé.

Le « Tigre » lève enfin la tête, scrute la zone comme un chien de chasse. Un coup d'œil derrière lui, un coup d'œil devant. D'un côté, de l'autre côté. Il glisse son stylo dans le crochet de son carnet et le remet dans la boîte à gants. Tac, entend-on quand il la referme.

— Dites à Obispo que cette fois-ci le procureur ne veut pas de spectacle. Pas question de sortir le corps et de l'étaler sur le trottoir comme un porc. Ce porc n'est pas un porc. C'est compris ?

— Oui, commissaire.

— Donc, il faut être discret. Les vérifications, on les fera à huis clos. Ah, et dites à ce connard au portable et à son petit copain d'aller enculer les mouches ailleurs. Pas de fuites, c'est compris ?

— Oui, commissaire.

Extrait de la publication

Guerrero ferme la portière et demande à Román de démarrer. En passant à côté de la scène de crime, le 4 × 4 s'arrête un instant. Le commandant Obispo se précipite. Il penche la tête pour écouter ce que lui murmure Guerrero.

— On se retrouve là-bas, Toño.

— Oui, commissaire.

Les pneus du 4 × 4 hurlent sur le pavé. Le commandant Antonio Obispo Ventura va expliquer aux parents que pour éviter tout pataquès avec les voisins, il vaut mieux poursuivre les vérifications directement dans les locaux du ministère public.

— Je vous prie de prévenir les autres membres de la famille. Le gouverneur a expressément recommandé qu'aucun acte n'éveille abruptement la curiosité des voisins ou d'autres particuliers. On vous fera parvenir dans les plus brefs délais le procès-verbal correspondant, où l'on vous informera de façon circonstanciée des détails de la procédure dont aura décidé l'autorité légale.

Personne ne parle avec autant de précision et de décence que le commandant Obispo, dont le pouvoir de persuasion étouffe dans l'œuf toute velléité d'opposition de la part des deux jeunes gens. Et c'est tant mieux, parce qu'ils n'auraient pas accepté de devoir identifier sur place le cadavre de leur oncle ou celui de quiconque, ils n'auraient même pas supporté la puanteur à l'instant de l'ouverture du coffre.

Auraient-ils été capables de voir l'œil éteint qui les aurait regardés sans les voir comme du fond d'un puits ? Le visage bleui, les lèvres sèches, les cheveux collés en un seul bloc de sang.

— D'accord, commandant.

Extrait de la publication

Les deux jeunes gens font demi-tour, montent dans leur voiture et s'en vont.

Deux rues plus loin, la voiture est obligée de tourner à gauche et de prendre l'avenue Gonzalo de Sandoval. Le commandant Obispo regarde la rue barrée par un mur, comme bon nombre des rues de la ville.

Ceux qui sont pris d'une envie pressante n'ont plus qu'à pisser dans leur froc, avec toutes ces rues murées, pense-t-il.

Le commandant Antonio Obispo Ventura aurait envie d'avoir les coordonnées du type qui a tracé les plans de la ville pour l'attraper par les couilles et le balancer contre un de ces murs qui empêchent la libre circulation des véhicules. De lui racler la tête sur les briques nues. De lui dire : regarde, connard d'urbaniste, je me suis pissé dessus à cause de toi.

— D'après la description, commandant, le mort, c'est bien lui.

Le blond ne peut pas dissimuler l'impression que lui a causée la découverte du corps. Il se gratte la tête compulsivement. Il allume une cigarette et tire trois taffes. Il recrache la fumée :

— Vous voulez le voir ? Il tire à nouveau sur sa cigarette.

Le commandant Obispo marche vers cette gueule ouverte qu'est le coffre. Il se penche dessus comme sur un puits sans fond ou sur des latrines. Zéro véhémence sur son visage.

Il constate qu'en effet il s'agit de Ramiro Hernández Montes, qui est pieds et poings liés à l'aide d'un drap beige, et qui présente une oreille mutilée. Du sang en coule encore.

Extrait de la publication

— Referme ça, Blond. Je te retrouve là-bas.

Le docteur Gallegos descend de la fourgonnette des services de médecine légale. Il marche en traînant des pieds à la rencontre du commandant Obispo ; il a un mètre à la main. Avant même qu'il ait le temps d'ouvrir la bouche, le commandant Obispo Ventura lui indique que l'acte sera dressé dans les locaux du ministère public. Ordre de la hiérarchie.

— Mais, et le relevé de preuves ?

— Celso a pris beaucoup de photos, ce sera suffisant pour que vous vous fassiez une idée. Vous comprenez ce que je vous dis ? Je vous expliquerai plus tard le fin mot de l'affaire.

Le docteur Gallegos grimace mais ne bronche pas.

Il range son mètre dans la poche droite de son pantalon et s'en retourne par où il est venu.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Le Métallo demande trois jetons au garçon en salopette. Il sort trois pièces et les pose sur le comptoir. Le garçon en salopette les jette dans une boîte en fer et, sans regarder le Métallo dans les yeux, en l'enveloppant d'un regard superficiel, pose les jetons là où étaient les pièces. Il frotte ses doigts sous son nez de bas en haut. Le Métallo dit merci d'un air affable. Le garçon en salopette ne répond pas, prend la revue qu'il lisait quelques minutes auparavant et la rouvre à la page des voitures de course. Le Métallo fait demi-tour et son regard s'attarde une seconde sur la porte d'entrée. Il voit passer une femme en chemisier rouge, grande, exubérante. Il serre les lèvres sans froncer les sourcils. Puis il déplace son regard vers la gauche, comme une caméra vidéo, et ses yeux s'arrêtent sur le Japonais, qui joue au jeu des samouraïs.

Le Japonais est un gamin maigre, brun, aux cheveux frisés et aux yeux étirés. Il tient vigoureusement son katana. Il est en train de faucher ses adversaires, à droite, puis à gauche. Un filet de salive lui coule de la commissure droite des lèvres.

Le Métallo range ses jetons dans la poche de son pantalon et s'approche du Japonais en zigzaguant. Il fait un détour par la table de billard.

Le ciel s'est soudain assombri. Un couple, dans la rue, vient de lever les yeux pour s'assurer que cela n'annonce pas de pluie prochaine.

Le Métallo marche en faisant glisser ses doigts sur le rebord de la table de billard, il s'arrête à côté du Japonais, se penche un peu pour qu'il remarque sa présence.

Le Japonais l'ignore. Il est occupé à faucher furieusement tous les guerriers samouraïs qui apparaissent derrière les arbustes ou les toits sur l'écran sophistiqué, entouré de capteurs qui détectent chacun de ses mouvements.

Le Métallo continue de l'observer jusqu'à ce qu'il arrive à faire remarquer sa présence au Japonais. Le Japonais se retourne brusquement et le regarde. Le Métallo lui adresse un geste d'encouragement. Le Japonais, en sueur, revient à son affaire. Il décapite des têtes avec fureur. C'est un Saigo Takamon acculé. Un *ronin* enfiévré. Son épée scintille sous les néons :

Tchac tchac tchac
Tchac tchac
Tchac tchac tchac tchac.

Quand le Japonais finit sa partie, le Métallo lui touche l'épaule.

— T'as envie de jouer à ce truc de karaté ?

Le Japonais essuie du dos de sa main le filet de salive qui coule à présent de sa commissure gauche. Il est épuisé, comme s'il venait de courir deux marathons. Les yeux exorbités, les mains tremblantes.

— OK. Il s'essuie la bouille.

Le Métallo sort deux jetons qu'il introduit dans les deux fentes de la machine.

— Lequel tu préfères ?

— Le rouge.

Le Japonais prend les commandes, essaie les boutons. Il appuie sur le bleu (coup de pied), sur le rouge (coup de poing), sur le jaune (saut). Il ôte la sueur de son front. Il crache dans ses mains crasseuses.

Le Japonais presse le bouton blanc pour commencer le combat. Il est habile aux commandes. Le Métallo le regarde du coin de l'œil sans prêter attention à sa défense. Ça lui est égal de se garder ou pas de son adversaire. Balancer un coup de pied. Sauter en l'air. Double coup sec de genou.

Le regard du Japonais est rivé à l'écran. Il étourdit son opposant : coup de pied dans la nuque, double pirouette et coup latéral, coup de coude supplémentaire dans la mâchoire. L'opposant tombe à terre et ne peut plus se relever.

Le vainqueur est ovationné par une foule de spectateurs. Il bondit en levant les bras pour fêter son triomphe. Le Japonais se tourne vers le Métallo avec un air présomptueux, comme pour lui dire : ce type-là, c'est moi. Regarde-moi bien. Le Métallo glisse une main sur l'épaule du Japonais. Il lui coule, le long de la nuque, une caresse qui pourrait passer pour un geste affectueux.

— Tu as mangé ? lui demande-t-il avec sollicitude.

Le Japonais finit de nouer les lacets de ses tennis trouées.

— Non.

Le Métallo l'invite à manger. T'es un vrai champion, t'as gagné ton repas à la sueur de ton front. Le Japonais hoche la tête et se relève.

— Viens.

Extrait de la publication

Le Japonais et le Métallo sortent du local. De derrière son comptoir, le garçon en salopette les suit du regard, en fixant le cou du Métallo. Il pourrait deviner la scène qui va suivre mais retourne sa cassette audio et vaque à ses occupations.

— Tu t'appelles comment ? demande le Métallo tandis qu'ils traversent la rue.

— Je m'appelle le Japonais.

Le Métallo se rend compte que le Japonais ne fait pas la différence entre un nom et un surnom, mais il ne le corrige pas et ne montre aucun étonnement.

— Alors comme ça, tu es le Japonais, hein ?

— Oui.

— C'est à cause de tes yeux ou des samouraïs ?

— …

Le Japonais marche un pas en avant du Métallo, qui vient d'esquiver une vieille femme sortie en trombe d'un magasin de vêtements.

— Moi, c'est le Métallo, annonce-t-il pour se mettre au niveau de son interlocuteur. Regarde, de son index, il touche ses incisives. De grandes dents aiguisées, le métal cuivré qui les borde brille au soleil.

Au coin de rue suivant, le Métallo arrête un taxi. La portière grince quand elle s'ouvre.

— Monte, Japonais.

Le Japonais monte et s'assied au bout de la banquette, il observe avec étonnement les gestes du Métallo.

— 557, rue Gabino Barreda, s'il vous plaît.

— Très bien.

Le chauffeur démarre. Un sourire rassurant se dessine sur le visage du Métallo. C'est du moins à ça que ça res-

Extrait de la publication

— Alors, je crois que vous devriez avoir à nouveau une petite conversation avec ce salopard, vous me suivez ?

— Vous croyez qu'il va lâcher le morceau ? demande Sabino tout en connaissant déjà la réponse.

— Vous êtes mes champions, nom d'un chien. Mes super mecs aux bites capables de défoncer les murs, oui ou non ?

— Oui, répond Román en se mordant la lèvre inférieure et en glissant à nouveau quatre doigts entre les boutons de sa chemise.

Le Tigre leur donne des instructions précises, que Sabino et Román écoutent attentivement. Puis ils sortent du bureau et commencent à marcher dans le couloir de la préfecture de police. Román devance Sabino de deux pas. Arrivés devant la porte principale, Román et Sabino s'arrêtent sous un ciel très bleu.

— Tu veux qu'on prévienne le commandant Obispo ? Román fourre son pistolet à l'arrière de son pantalon.

— Tu sais ce que je pense du commandant Obispo, collègue, lâche Sabino, qui se décide enfin à remettre en question la loyauté de son supérieur hiérarchique immédiat.

— Moi non plus, je m'y fie pas, approuve Román.

Sabino et Román viennent de monter dans le pick-up Dodge que leur a assigné la préfecture de police de l'État de Colima. Ils se dirigent vers le Centre de réadaptation sociale. Ils savent qu'ils tiennent l'assassin du frère de leur candidat, mais ils ne savent pas s'il y a quelqu'un derrière ou pas. Le ciel est d'un bleu intense et l'avenue Niños Héroes s'ouvre devant eux comme les jambes d'une femme en chaleur. Le pick-up roule à une vitesse modérée, il n'est pas pressé d'arriver. Tout vient à point à qui sait

Extrait de la publication

attendre. Sabino et Román viennent d'allumer une cigarette et ils écoutent à la radio le bulletin d'informations « Ange gardien ». Ils savent, comme on vient de le dire, qu'ils tiennent par les couilles l'assassin du frère de leur candidat, mais ils ne savent pas si quelqu'un se cache derrière ou pas. Et ils ne savent pas, il faut bien le dire, s'ils le sauront un jour.

N° d'édition : L.01ELON000101.N001
Dépôt légal : octobre 2012

Extrait de la publication